

L'hommage a Nagurumira et la travers

Récit d'un prêtre indien de la Réunion.

« C'était au commencement, quand les Indiens traversaient la mer sur un bateau. C'était au mois de mars. Il a fait un gros temps, un mauvais temps. La mer s'agitait très fort ; elle pouvait déchirer le bateau, le faire chavirer... Alors tous les Indiens ont levé les mains au-dessus de leur tête ; ils ont pleuré, crié et ils ont prié ce Bon-Dieu, Naguru Mira : « Au secours, viens près de nous, donne-nous la main, secoure notre bateau, sauve-nous la vie ! ». Alors ils ont hissé un drapeau pour lui.

Et c'est aussi notre prière, pour Nagouran. Parce que c'est lui qui a sauvé ces gens, qui les a protégés... Mais il y a deux prières : une en tamoul, pour nous, et une autre en lascar. Ce n'est pas la même parce que nous ne descendons pas des lascars. Il faut un lascar, un descendant de lascar, pour faire bien le culte.

Mais Nagouran, c'est aussi un fils de Siva. Et il est là pour sauver la vie, pour être protégé de la maladie, pour éviter les dangers de mort, les dangers de maladie. Parce que c'est un garçon de Siva, qui l'a fait avec sa femme. »

Un autre prêtre donne une version quelque peu difficile, mais qui concorde dans les grandes lignes.

« Quand ils sont venus dans le bateau, le bateau a fait naufrage.

C'était au mois d'octobre. Le mât s'est brisé, le vent était très fort. Alors ils ont prié... Ils ont fait une prière et ils ont dit que s'ils atteignaient la terre, ils allumeraient une lampe. Ils l'allumeraient pour Nagurumira, s'il sauvait leur vie. Alors ils hisseraient un mât. C'est le mât du bateau. Et ils y mettraient un pavillon, c'est la voile.

Nagurumira, c'est Dieu lui-même, le Dieu des lascars. Ils adorent le même Dieu que moi, mais le nom qu'ils lui donnent est différent. C'est Siva lui-même, il n'y a que le mot qui diffère. Il y a longtemps, les lascars étaient une nation à part. Mais sur les établissements (sucriers), on était tous engagés. On ne pouvait pas faire une petite chapelle pour chacun et les propriétaires nous ont donné un seul endroit pour tous. Alors tout a fondu ensemble ».

Lors de chaque cérémonie, dans les petits temples tamouls des quartiers ruraux de l'île de la Réunion, on hisse un pavillon en haut d'un mât. Lieu où convergent plusieurs traditions, souvenir de la traversée maritime qui a conduit au cours du XIX^e siècle les travailleurs indiens vers l'île, le mât et le pavillon pourraient sembler les signes d'un culte local où se mêlent les souvenirs et où s'intègrent les groupes. Et il en va bien ainsi dans le vécu réunionnais. Insérant Nagurumira dans le panthéon villageois, cette partie des cultes est rarement perçue comme un apport hétérogène par ceux qui y participent. On considère le mât, le drapeau et les offrandes comme une composante nécessaire de toute cérémonie, dont on ne s'explique pas la

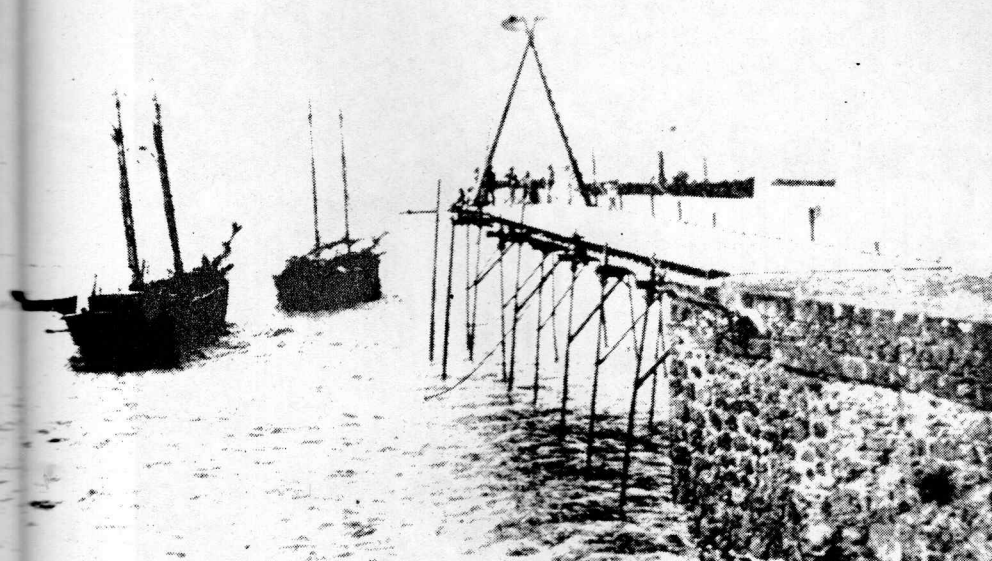


raison d'être mais qui est indispensable pour que le culte soit complet.

Un examen plus attentif apporte cependant des éléments imprévus.

C'est d'abord ce qui se passe ailleurs. On peut en effet observer un culte analogue aux Antilles, là où sont venus durant la seconde moitié du XIX^e siècle des travailleurs engagés dans le sud de l'Inde pour travailler sur les plantations, comme à La Réunion. A la Martinique et à la Guadeloupe, on dresse également un mât en haut duquel on fait monter un pavillon. A proximité des quelques temples indiens, ou dans les arbres qui entourent la maison de celui qui fait l'offrande, la cérémonie se déroule en invoquant là aussi Nagurumira. Et aux Antilles également on conte que cela rappelle la traversée des premiers immigrants.

sée de l'Océan Indien



St-Denis débarcadère.

Une tempête les aurait eux aussi menacés et ils auraient promis, s'ils étaient sauvés, de dresser un drapeau rappelant la voile de leur bateau. On explique aussi que ce drapeau doit porter des étoiles et un croissant qui évoquent le ciel apaisé et la main de Dieu qui se tend vers lui.

Le pavillon hissé à la Réunion porte lui aussi des étoiles, un croissant et une main. Ressemblance qui n'est pas fortuite. Mais ailleurs aussi se trouvent des traces du même culte. A Fiji, par exemple, Mayer (1) conte l'histoire de ce Sud-Indien qui, malade, a fait un vœu « to a Muslim saint called Nagore Mira (p. 84). » Guéri, il hisse chaque année en l'honneur du Saint un drapeau blanc au-dessus de sa maison.

De telles convergences nous orientent nécessairement vers une commune source indienne, qui a été réinterprétée par les migrants à partir des dangers de leur traversée. Singaravelou (2), tout en adhérant à l'interprétation guadeloupéenne qui rattache le culte à une menace de naufrage survenue à un bateau d'immigrants, note que le saint invoqué est un saint musulman, Mira ou Mirza, de la petite ville côtière de Nagore, au sud de Karikal.

Mais c'est en Inde même que s'était opérée la rencontre des fidèles musulmans, hindous et chrétiens qui

en ont fait leur protecteur, phénomène dont on trouve l'analogie auprès de certaines tombes de sages musulmans à l'île Maurice. Nagore Mira, protecteur des marins musulmans, les « lascars » qui convoyaient souvent les immigrants indiens, s'est ainsi articulé au culte populaire hindou. Mais il a gardé les traces de ses origines. A la Réunion, les prêtres les rattachent clairement aux « lascars », mais en même temps ils l'agglomèrent à l'hindouisme villageois par une démarche courante qui consiste à intégrer des saints au panthéon indien en les considérant comme des incarnations de tel dieu de celui-ci. Mais surtout, les sacrifices sanglants qu'on lui offre, différents de façon caractéristique. Alors que les animaux destinés aux dieux indiens ont la tête tranchée d'un coup de sabre, celui qui est destiné à Naguru Mira est égorgé au poignard, et on laisse son sang se vider au pied du mât. Même lorsque cette pratique est abandonnée, on affirme que c'est elle qui est en réalité la seule valable pour l'offrande au Saint.

A la Réunion, la présence musulmane est encore mieux attestée lorsque le socle du mât est creusé d'une niche dans laquelle est souvent placée une peinture sur verre réalisée dans l'île. Elle représente le Saint et traduit sans ambiguïté son origine. La main, le croissant et l'étoile apparaissent alors, hors de toute référence à la navigation et confirment le lien direct avec l'Islam.

C'est donc toute la mémoire religieuse complexe de l'Océan Indien qui est rassemblée dans le culte et les récits relatifs à Naguru Mira : le saint d'un port du Sud de l'Inde auquel s'adressent les Indiens de toutes religions, les marins musulmans qui emmènent les travailleurs outre-mer et qui invoquent sa protection, la création de temples où les engagés de toutes origines se rassemblaient auprès des plantations.

Les engagés des îles, dans cette nouvelle étape de leur histoire, ont ainsi pu couler leur aventure récente dans le moule déjà prêt des anciennes synthèses.

(1) A.C. Mayer - Peasants in the Pacific. A study of Fiji Indian Rural Society. Routledge and Kegan Paul, Londres, 1973.

(2) Singaravelou - Les Indiens de la Guadeloupe. Bordeaux, 1975.

Jean Benoist
Professeur à l'Université
d'Aix-Marseille III